Arnaldur Indridason

Hypothermie

Métailié
NOIR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE

Extrait de la publication

HYPOTHERMIE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Cité des Jarres

Prix Clé de Verre 2002 du roman noir scandinave

Prix Cœur Noir 2006 de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines

Prix Mystère de la critique 2006

La Femme en vert

Prix Clé de Verre 2003 du roman noir scandinave

Prix CWA Gold Dagger 2005 (UK)

Prix Fiction 2006 du livre insulaire de Ouessant

Grand Prix des lectrices de *Elle* policier 2007

La Voix

Trophée 813, 2007

Grand Prix de littérature policière 2007

L'Homme du lac

Prix du Polar européen Le Point 2008

Hiver arctique

Arnaldur INDRIDASON

HYPOTHERMIE

Traduit de l'islandais
par Éric Boury

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2010

Extrait de la publication

Titre original : *Harðskafi*
© Arnaldur Indridason, 2007
Published by agreement with Forlagid, www.forlagid.is
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2010
ISBN : 978-2-86424-763-0

“Le frère aîné se remit de ses engelures, mais, après l’événement, on le décrivit comme solitaire et apathique.”

Tragédie sur la lande d’Eskifjardarheidi

Extrait de la publication

Extrait de la publication

C'était à peine si Maria était consciente pendant l'enterrement. Assise au premier rang, apathique, elle tenait la main de Baldvin sans réellement prêter attention à ce qui l'entourait ni à la cérémonie. L'homélie de cette femme pasteur, les gens venus à l'inhumation et le chant du petit chœur de l'église se confondaient en de douloureuses variations. En passant les voir à leur domicile, le pasteur avait pris quelques notes, Maria connaissait donc la teneur de son discours. Il y avait surtout été question du parcours de Leonora, sa mère, du courage dont elle avait fait preuve dans son combat contre la maladie, de la foule d'amis dont elle s'était entourée au cours de sa vie, d'elle-même, sa fille unique, laquelle, dans une certaine mesure, marchait sur les traces de sa mère. Le pasteur avait noté combien la défunte excellait dans son domaine en précisant qu'elle n'avait toutefois pas négligé ses nombreuses relations ; la chose était parfaitement visible dans l'assemblée en cette triste journée d'automne. La plupart de ceux qui emplissaient l'église étaient des chercheurs. Leonora avait parfois vanté à Maria les avantages qu'il y avait à appartenir au corps universitaire. Ses propos étaient teintés d'une certaine arrogance que Maria avait choisi d'ignorer.

Elle se rappelait les couleurs d'automne dans le cimetière et les flaques gelées sur l'allée de gravier qui descendait jusqu'à la tombe, le craquement qu'on entendait lorsque la fine pellicule de glace cédait sous les pieds des porteurs. Elle se souvenait de ce froid et de ce signe de croix qu'elle avait tracé au-dessus du cercueil de sa mère. Elle s'était tant de fois imaginée dans cette situation dès qu'elle avait compris que cette maladie allait emporter sa mère et ce moment était maintenant arrivé. Les yeux fixés sur le cercueil au fond de la fosse, elle avait récité dans sa tête une brève prière avant de tracer un signe de croix de sa main tendue. Puis elle était restée immobile sur le bord de la tombe jusqu'à ce que Baldvin l'emmène.

Elle se souvenait de ces gens qui, pendant le verre d'adieu, étaient venus lui témoigner leur sympathie. Certains lui avaient proposé leur assistance. S'il y avait quoi que ce soit qu'ils puissent pour elle…

Elle ne s'était mise à penser au lac qu'une fois le calme revenu, lorsqu'elle s'était retrouvée assise, seule avec elle-même, jusque tard dans la nuit. Ce fut seulement lorsque tout fut terminé, alors qu'elle revivait dans sa tête ce jour pesant, qu'elle s'était mise à réfléchir à l'absence de la famille de son père à l'inhumation.

Extrait de la publication

1

L'appel parvint à la Centrale d'urgence peu après minuit. Depuis un téléphone portable, une voix féminine affolée s'exclama :

– Elle s'est… Maria s'est suicidée… Je… C'est affreux… c'est horrible !

– Quel est votre nom, s'il vous plaît ?

– Ka… Karen.

– D'où nous appelez-vous ? demanda l'employé de la Centrale d'urgence.

– Je suis… je me trouve dans… sa maison d'été…

– Où ça ? Où est-ce ?

– … au lac de Thingvellir. Dans… dans sa maison d'été. Faites vite… je… je vous attends…

Karen avait bien cru qu'elle ne parviendrait jamais à retrouver cette maison. La dernière fois qu'elle y était venue remontait à loin, presque quatre ans. Maria lui avait pourtant fourni des indications détaillées, mais celles-ci lui étaient plus ou moins entrées par une oreille et ressorties par l'autre : elle était certaine de se rappeler la route.

Elle avait quitté Reykjavik peu après huit heures du soir, par une nuit aussi noire que du charbon. Elle avait traversé la lande de Mosfell où il n'y avait que peu de circulation, n'y avait croisé que les phares de quelques voitures qui retournaient vers la capitale. Seul un autre véhicule roulait en direction de l'est, elle suivait la lueur rouge des feux arrière, heureuse d'être accompagnée. Elle, qui n'aimait pas conduire de nuit, se serait mise en route plus tôt, si elle n'avait pas été retardée. Elle était chargée de communication dans une grande banque et elle avait fini par croire que les réunions et les coups de téléphone n'allaient jamais prendre fin.

Extrait de la publication

Elle savait la montagne de Grimannsfell à sa droite même si elle ne la voyait pas plus que celle de Skalafell, à sa gauche. Elle avait dépassé la route vers Vindashlid, la ferme où elle avait passé deux semaines en été, toute gamine. Elle avait suivi les feux arrière à une vitesse confortable jusqu'au moment où ceux-ci étaient descendus vers le champ de lave de Kerlingarhraun. Puis leurs chemins avaient divergé. Les lueurs rouges avaient accéléré avant d'aller se perdre dans l'obscurité. Elle s'était dit que la voiture se dirigeait peut-être vers la dorsale d'Uxahryggir et, de là, vers le nord et la vallée de Kaldadalur. Elle avait souvent emprunté ce chemin, elle trouvait jolie la route qui longeait la vallée de Lundarreykdalur et débouchait sur le fjord de Borgarfjördur. Il lui était revenu en mémoire le souvenir d'une belle journée d'été sur les bords du lac de Sandkluftavatn.

Elle avait obliqué vers la droite pour continuer de s'enfoncer dans les ténèbres de Thingvellir, les plaines de l'ancien Parlement. Il lui était difficile de s'orienter en ces lieux plongés dans le noir. Aurait-elle dû tourner plus tôt ? Avait-elle pris le bon accès vers le lac ? Ou peut-être était-ce le prochain ? À moins qu'elle ne l'ait déjà dépassé ?

Elle s'était trompée deux fois de suite et avait dû rebrousser chemin. C'était jeudi soir et la plupart des chalets étaient inoccupés. Elle avait emporté avec elle quelques provisions, quelques livres, et Maria lui avait dit qu'ils venaient d'installer une télévision. Elle avait avant tout l'intention de dormir et de se reposer. La banque s'était mise à ressembler à un asile d'aliénés depuis la toute récente OPA. Elle avait renoncé à tenter de comprendre les affrontements opposant quelques groupes de grands actionnaires qui s'étaient ligués contre d'autres. De nouveaux communiqués de presse paraissaient toutes les deux heures et les choses ne s'étaient pas arrangées à l'annonce du parachute doré de cent millions de couronnes islandaises attribué à l'un des directeurs de l'établissement dont l'un des groupes d'actionnaires désirait se séparer. La direction de la banque était parvenue à susciter la colère populaire et Karen était chargée de trouver des moyens de l'apaiser. Cela durait depuis plusieurs semaines et elle en avait plus qu'assez

Extrait de la publication

lorsqu'elle avait finalement eu l'idée de s'échapper de la ville. Maria lui avait souvent proposé de lui prêter son chalet d'été pour quelques jours et elle s'était décidée à l'appeler. Évidemment, avait-elle répondu.

Karen s'était avancée sur un chemin des plus rudimentaires à travers des buissons et des broussailles jusqu'au moment où les phares de son véhicule avaient illuminé le chalet au bord du lac. Maria lui avait remis la clef en lui indiquant à quel endroit elle en trouverait une autre. Il pouvait parfois être utile d'en cacher une en réserve aux abords de la maison.

Elle avait hâte de se réveiller le lendemain entourée par les teintes automnales des plaines de Thingvellir. Du plus loin qu'elle se souvenait, on avait fait de la publicité pour des excursions spécialement consacrées à l'observation des couleurs dont le parc national se parait à l'automne, du reste elles n'étaient nulle part aussi belles que sur les rives du lac où les bruns rouille et les jaunes orangés de la végétation à l'agonie s'étendaient aussi loin que portait le regard.

Elle avait commencé par sortir son bagage de la voiture et le déposer à côté de la porte, sur la terrasse. Elle avait enfoncé la clef dans la serrure, ouvert la porte et cherché à tâtons l'interrupteur. Une lumière s'était allumée dans le couloir menant à la cuisine et elle était entrée avec une petite valise qu'elle avait posée dans la chambre conjugale. Elle avait été étonnée de constater que le lit n'avait pas été fait. Cela ne ressemblait pas à Maria. Une serviette de bain traînait sur le sol des toilettes. En allumant la lumière de la cuisine, elle avait perçu une étrange présence. Elle n'avait pas peur du noir, mais son corps avait brusquement été parcouru d'une sensation désagréable. La salle à manger était plongée dans l'ombre. Quand il faisait jour, on y jouissait d'une vue sublime sur le lac de Thingvellir.

Karen avait allumé la lumière de la salle.

Quatre poutres imposantes traversaient le plafond de part en part et à l'une d'elles était pendu un corps qui lui tournait le dos.

Elle sursauta si violemment qu'elle heurta le mur et que sa tête se cogna contre le lambris. L'espace d'un instant, ses yeux se voilèrent de noir. Accroché à la poutre par une fine

Extrait de la publication

cordelette bleue, le cadavre se reflétait dans la vitre obscure de la fenêtre. Elle ignorait combien de temps s'était écoulé avant qu'elle n'ose s'approcher un peu plus près. L'environnement paisible du lac s'était, en un instant, transformé en une vision d'effroi que jamais elle n'oublierait. Chaque détail s'était gravé dans sa mémoire. Le tabouret de la cuisine, cet objet qui n'avait pas sa place dans la salle à manger au style épuré, couché sur le côté en dessous du cadavre. La couleur bleue de la cordelette. Le reflet dans la fenêtre du salon. L'obscurité posée sur les plaines de Thingvellir. Et ce corps immobile sous la poutre.

Elle s'était approchée avec précaution et avait découvert le visage gonflé et bleui. Son mauvais pressentiment s'était vérifié. C'était son amie. C'était Maria.

Extrait de la publication

2

Le temps lui avait semblé étonnamment bref entre le moment de son appel et l'arrivée sur les lieux des secouristes, accompagnés d'un médecin et de policiers de la ville de Selfoss. L'affaire était entre les mains de la Criminelle de Selfoss, laquelle savait en tout et pour tout que la femme qui avait mis fin à ses jours venait de Reykjavik, qu'elle était domiciliée dans la banlieue de Grafarvogur, mariée, sans enfant.

Les hommes discutaient à voix basse à l'intérieur du chalet. Ils se tenaient, mal à l'aise, dans cette maison inconnue où un événement terrible venait de se produire.

– C'est vous qui nous avez appelés ? demanda un jeune policier.

On lui avait indiqué la femme qui avait découvert le cadavre, assise dans la cuisine, prostrée et les yeux fixés sur le sol.

– Oui, je m'appelle Karen.

– On peut contacter la cellule d'aide psychologique si…

– Non, je crois que… ça ira.

– Vous la connaissiez bien ?

– Je connaissais Maria depuis gamine. Elle m'avait prêté son chalet. J'avais l'intention d'y passer le week-end.

– Et vous n'avez pas vu sa voiture à l'arrière ? demanda le policier.

– Non, je pensais qu'il n'y avait personne. Puis j'ai remarqué que le lit n'avait pas été fait et quand je suis entrée dans la salle à manger… Je n'ai jamais vu ça. La pauvre Maria ! La pauvre fille !

– Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

– Il y a quelques jours. Lorsqu'elle m'a prêté le chalet.

– Elle vous a dit qu'elle y serait ?

– Non, elle n'a rien dit. Elle m'a simplement dit que ça allait de soi qu'elle me le laissait pour le week-end. Que ça ne posait aucun problème.

– Et elle était… en forme ?

– Oui, c'est l'impression que j'ai eue. Quand je suis passée chercher la clef, elle m'a semblé dans son état normal.

– Donc, elle savait que vous alliez venir ici ?

– Oui. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Qu'elle savait que vous alliez la trouver, précisa le policier.

Il avait pris un tabouret et s'était assis à côté d'elle pour lui parler. Elle lui attrapa le bras et le dévisagea.

– Vous pensez que… ?

– Il est possible qu'elle ait voulu que ce soit vous qui la trouviez, reprit le policier. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

– Pourquoi aurait-elle voulu ça ?

– Ce n'est qu'une éventualité.

– En tout cas, elle savait que je passerais le week-end ici. Elle savait que je viendrais. Quand… quand est-ce qu'elle a fait ça ?

– Nous n'avons pas encore de conclusion définitive sur ce point, mais le médecin pense que ça a dû se produire hier soir au plus tard. Ça doit remonter à vingt-quatre heures tout au plus.

Karen se cacha le visage dans les mains.

– Mon Dieu, c'est tellement… c'est tellement irréel. Je n'aurais jamais dû lui demander de me prêter son chalet. Vous avez interrogé son mari ?

– Nos hommes sont en route. Ils habitent à Grafarvogur, c'est ça ?

– Oui, comment a-t-elle pu en arriver là ? Comment un être humain peut-il faire une chose pareille ?

– Il faut une bonne dose de détresse, répondit le policier en faisant signe au médecin de le rejoindre. Une âme qui vacille. Vous n'avez rien perçu de semblable chez elle ?

– Elle a perdu sa mère il y a deux ans, observa Karen. Cela l'a beaucoup affectée. Elle est morte d'un cancer.

– Je comprends, dit le policier.

Extrait de la publication

Karen détourna le visage. Le policier lui demanda si le médecin pouvait faire quelque chose pour l'aider. Elle secoua la tête et répondit qu'elle allait bien, mais qu'elle avait envie de rentrer chez elle s'ils n'y voyaient pas d'objection. Cela ne posait aucun problème. Ils l'interrogeraient plus tard en cas de besoin.

Le policier l'accompagna jusqu'au parking devant le chalet et lui ouvrit la porte de la voiture.

– Vous êtes certaine que ça va aller ? s'inquiéta-t-il une fois encore.

– Oui, je suppose, répondit Karen. Merci beaucoup.

Il la regarda effectuer son demi-tour avant de s'éloigner. Quand il revint au chalet d'été, le cadavre avait été dépendu du plafond et allongé sur le sol. Il s'agenouilla à côté. La femme portait un tee-shirt blanc et un jean, elle était pieds nus. Ses cheveux bruns étaient coupés court, elle était mince et menue. Il ne distinguait aucune trace de lutte, ni sur ce corps ni à l'intérieur de la maison, rien que ce tabouret dont la femme s'était servie pour accrocher la corde à la poutre. On trouvait ce type de cordelette bleue dans n'importe quel magasin de bricolage. Elle avait laissé une profonde trace sur son cou gracile.

– Elle est morte par asphyxie, annonça le médecin de district après s'être entretenu avec les secouristes. Les cervicales n'ont pas été brisées, malheureusement. L'agonie aurait été moins longue. C'est la corde qui l'a étranglée en se serrant autour de sa gorge. Ça a duré un certain temps. Ils demandent s'ils peuvent emmener le corps.

– Combien de temps ? interrogea le policier.

– Deux minutes, peut-être moins. Ensuite, elle a perdu connaissance.

Le policier se leva et balaya le chalet du regard. Il ressemblait à une maison d'été islandaise tout ce qu'il y avait de plus banal, meublée d'un salon en cuir, d'une belle table de salle à manger et d'une cuisine aménagée récente. Les murs étaient couverts de livres. Il s'approcha de la bibliothèque où il vit les tranches en cuir des *Contes populaires* de Jon Arnason en cinq volumes. Des histoires de fantômes, pensa-t-il. Sur d'autres étagères, on trouvait de la littérature française, des romans

Extrait de la publication

islandais et divers objets, de la porcelaine ou de la faïence, ainsi que des photos dans leurs cadres, il lui semblait que trois d'entre elles représentaient la même femme à des âges divers. Sur les murs, des gravures, un petit tableau à l'huile et quelques aquarelles.

Il se dirigea vers ce qu'il pensait être la chambre du couple. On distinguait un creux sur l'un des côtés du lit. Des livres étaient posés sur la table de chevet. Au sommet de la pile, un recueil de poèmes de David Stefansson fra Fagraskogi, ainsi qu'un petit flacon de parfum.

S'il parcourait ainsi les lieux, ce n'était pas par simple curiosité. Il était à la recherche de traces de lutte, d'indices attestant que cette femme ne s'était pas rendue à la cuisine de son plein gré pour y prendre un tabouret, le placer sous la poutre, monter dessus et se passer la corde au cou. Tout ce qu'il découvrit n'indiquait rien d'autre qu'un décès discret, une mort presque polie.

Son collègue de la police de Selfoss vint l'interrompre.

– Alors, tu trouves quelque chose ? lui demanda-t-il.

– Rien. Il s'agit d'un suicide. C'est clair et net. Il n'y a pas le moindre élément qui indique le contraire. Elle a mis fin à ses jours.

– On dirait bien.

– Tu ne veux pas que je coupe la corde de la poutre avant notre départ ? Elle a un mari, non ?

– Oui, coupe-la. Son mari va revenir ici, sûrement.

Le policier ramassa la corde sur le sol et l'examina entre ses doigts. Le nœud coulant n'était pas des plus professionnels, il était maladroit et glissait difficilement. Il se dit qu'il parviendrait à un résultat nettement meilleur, mais on ne pouvait probablement pas exiger d'une femme de Grafarvogur qu'elle confectionne un objet pour se pendre plus parfait que celui-là. On n'avait pas du tout l'impression qu'elle s'était spécialement entraînée ou qu'elle avait planifié son acte avec méthode. C'était probablement un coup de folie passagère plutôt qu'une opération préméditée.

Il ouvrit la porte de la terrasse. Il suffisait de descendre deux marches et d'avancer de quelques pas pour rejoindre la

Extrait de la publication

Informez-vous sur nos programmes
et nos parutions sur notre site :
www.editions-metailie.com

Extrait de la publication